

L'Idaho des rêves

My Own Private Idaho de Gus van Sant

André Roy

Numéro 59, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1992). Compte rendu de [L'Idaho des rêves / *My Own Private Idaho* de Gus van Sant]. *24 images*, (59), 70–71.

L'IDAHO DES RÊVES

par André Roy

Les jeunes cambrioleurs de pharmacies de *Drugstore Cowboy* feignaient l'épilepsie pour détourner l'attention et commettre leurs vols. Scott Favor, le jeune prostitué de *My Own Private Idaho*, souffre, lui, de narcolepsie, une tendance irrésistible au sommeil qui se manifeste par accès brusques. Si l'épilepsie apparaissait pour les cowboys urbains comme une stratégie, c'est-à-dire comme une pure convention scénaristique, la narcolepsie de Scott Favor, tout en étant un embrayeur de fiction qui relance constamment le récit, gère, elle, toute l'économie de ce nouveau film de Gus van Sant.

La narcolepsie se dédouble ici en une métaphore du cinéma, celle du rêve. Comme Lars von Trier, dans *Europa*, qui utilise l'hypnose pour mettre son spectateur sur les rails (c'est le cas de le dire) de l'Histoire pour le transporter dans un voyage dans l'après-guerre, Gus van Sant place son spectateur dans un état de somnolence, entre veille et sommeil, entre rêve diurne et rêve nocturne, là où les sensations deviennent aiguës et labiles. Comme un rêve, le film ne se déroulera plus linéairement; il procédera par sauts et coupures, s'accélégrant et se ralentissant pour se transformer en un récit lacunaire, toujours en insistance de dérapage dans son fragile équilibre. *My Own Private Idaho* est une traversée des apparences vue par le cerveau d'un person-

nage, un film de dormeur, de somnambule.

My Own Private Idaho, libre adaptation de *Henri IV* de Shakespeare, raconte l'histoire de deux prostitués masculins, Scott Favor, un sans-abri, et Mike Waters, fils du maire de Portland en révolte contre l'autorité paternelle. Ils sont liés à une bande de jeunes de la rue, prostitués comme eux, se droguant sous l'œil d'un Falstaff qui remplace pour ainsi dire leur père. Au cours de ses pérégrinations avec son ami Mike qu'il aime, Scott, qui a été abandonné par sa mère, cherchera la vérité sur son père qu'il n'a jamais connu. À la fin, il n'a toujours pas découvert la vérité et son copain a retrouvé le bon chemin en se mariant et en devenant un homme d'affaires (est-ce une façon pour Gus van Sant de se dédouaner pour avoir peint avec chaleur et amour ses beaux voyous?). Toujours est-il que tous les ingrédients sociaux et psychologiques sont réunis pour faire de *My Own Private Idaho* un poster social.

Mais, comme *Drugstore Cowboy*, qui n'était pas un film sur les drogués ni un film policier, *My Own Private Idaho* n'est heureusement pas un film sur la prostitution masculine ni sur l'homosexualité. Certes, le scénario prend un malin plaisir à nous séduire en nous présentant un monde misérable et marginal (prostitution et homosexualité), mais c'est pour ensuite nous entraîner, nous embrayer (les crises narco-

leptiques servent exactement à ça) sur les obsessions de Scott. Ces obsessions, qui ont comme noyau central le trauma d'une perte (paternelle et maternelle), prennent la forme d'un voyage mental vers les origines. Elles défilent dans la tête de Scott comme un film. Quand il s'endort, son rêve est justement habité par les images d'un film amateur 9 mm le montrant enfant avec sa mère (le procédé du film amateur se trouvait également dans *Drugstore Cowboy*). Ces images d'enfance, mal cadrées, hésitantes, viennent trouser le récit et déchirer la peinture sociale qui y était latente. Elles ne sont cependant pas les seules puisqu'elles sont appuyées par d'autres images mentales, comme celles de cette maison qui tombe du ciel et vole en éclats, trop psychologisantes pour ne pas être artificielles et pléonastiques. La visualisation des obsessions de Scott affaiblit le plus souvent le film par leur facilité, l'exemple le plus flagrant étant la scène des magazines parlants dans le sex-shop.

Là où Gus van Sant réussit vraiment son film, c'est quand il brosse la dérive et la vacuité de ses personnages, déréalisant par sa mise en scène baroque le monde de la prostitution et de l'homosexualité. La misère sociale montrée baigne dans un halo nébuleux (voir cet hôtel abandonné où les garçons de la rue se retrouvent). On nage en eau trouble, on a l'impression d'être

LA BOÎTE NOIRE

Verhoeven, Cronenberg, Schroeder, Anger, Deren, Pagnol, Gainsbourg, Tati, Keaton, Avery, Ferreri, Altman, Russell, Lombardi, Powell, Gillian, Greenaway, Forcier, Jarmusch, Carle,

Clouzot, Roeg, Wajda, Totta, Pasolini, Von Stroheim, Fassbinder, Demme, Kazan, Cukor, Wyler, Capra, Pabst, Murnau, Saura, Mizoguchi, Kurosawa, Ophüls, Zulawski



Mike Waters (Keanu Reeves) et Scott Favor (River Phoenix)

dans un autre monde, dans des limbes, dans un théâtre hallucinatoire. Le jeu des acteurs, anti-réaliste, presque théâtral, et le dialogue, chuchoté ou clamé, mélange de prose ample (empruntant des pans entiers au texte shakespearien) et d'argot urbain vulgaire, participent de cet aspect irréel du récit.

Mais là où le récit remplit surtout son programme ludique, c'est dans sa narration fracturée. Les aventures des deux jeunes hommes sont découpées et identifiées par blocs, un peu comme les chapitres d'un livre («Seattle», «Portland», «Idaho», «Rome»). Ce sont des fragments erratiques qui, à la fois, se suffisent en eux-mêmes – chacun possédant son intrigue – et se conso-

lident par leurs ramifications, éclairant ainsi l'ensemble. Introduit par une des crises de sommeil de Scott, chaque «chapitre» est suggéré comme une partie d'un long rêve. Le quotidien social et intime des garçons devient un ensemble de synapses nerveuses qui branche le spectateur et le déporte, non pas plus loin mais à côté, comme Scott et Mike se déplacent en allant d'un État américain à l'autre, endroits qui sont autant de paraphrases de leurs états de conscience (d'où explication du titre: l'Idaho se trouve dans la tête de chacun).

C'est dans ces syncopes narratives qui suspendent la narration que *My Own Private Idaho* trouve sa richesse, sa finesse et sa complexité, non dans le portrait sociologi-

que que les critiques ont cru voir, oubliant que Gus van Sant a essentiellement conçu son film comme une aventure cérébrale et un jeu formel. Il a voulu que son film s'intègre aux rêves mêmes du spectateur. ■

MY OWN PRIVATE IDAHO

États-Unis, 1991. Ré. et scé.: Gus van Sant. Ph.: Eric Alan Edwards, John Campbell. Mont.: Curtis Clayton. Int.: River Phoenix, Keanu Reeves, James Russo, William Richert, Rodney Harvey, Chiara Caselli. 105 minutes. Couleur. Dist.: Alliance-Vivafilm.

CARRÉMENT

LA BOÎTE NOIRE 4450, rue St-Denis, 2^e étage 287-1249



Imaginons un peu que la Boîte Noire soit un film. Sûrement celui d'un jeune réalisateur. Pas hermétique, pas con non plus. Possiblement à contre-courant. Le genre qui finalement

se taille une place au box-office au grand dam des comptables et autres vendeurs de balayuses, ébahis. La critique: une vidéo-boutique qui affiche une **Vision Originale**.